

au point de le dire, prenez garde !... le malheur est à votre porte.

Bien tristement à toi... et j'aurai une prière devant Dieu pour Jacques quand il se battrà là-bas pour nous... télégraphie-moi le résultat à Paris...

A Paris ?...

Alors, ce sera une mauvaise nouvelle !...

Ta pauvre,

ODILE.

CHAPITRE III

Ce dimanche-là, 30 août, à deux heures, le Conseil municipal du Val d'Api, la forte commune située à la pointe du triangle que forme, entre Noyon et Chauny, le confluent de l'Oise et de la Jouine, siégea au milieu de l'agitation la plus grande.

D'abord, il faisait une chaleur torride : le soleil implacable incendiait tout sur la place de la mairie ; l'air semblait danser dans la réverbération crue de la poussière éclatante ; les habitants, réfugiés le long des maisons, dans l'étroite bande d'ombre violette, assis sous la tente de l'auberge des "Trois Gars", ou enfumés dans le café du Cycle, buvaient chope sur chope, le chapeau en arrière, le gilet baillant, l'air dévasté, ahuris de chaleur.

De cette séance du Conseil municipal dépend, en effet, l'avenir du pays tout entier, et c'est la raison de l'affluence extraordinaire des habitants, que rien, pas même la douceur d'une sieste, n'a pu retenir chez eux.

Dans une grande ville, le Conseil municipal peut raisonner... déraisonner... voter des choses énormes comme un Métropolitain ou une Exposition, la communauté qu'il est censé représenter est tellement immense, la facilité de changer d'habitation si grande pour le contribuable, que, sur cent mille habitants, quatre-vingt-quinze mille se désintéressent absolument des séances, ou se boient à lancer, après un vote souvent très grave, une réflexion qui veut être spirituelle. Cela satisfait la petite vanité et n'empêche pas l'eau de couler.

Mais, au village, la question de la terre et des intérêts qu'elle représente dépasse, et de beaucoup, le plaisir de faire un bon mot. Aussi, malgré la chaleur équatoriale, les quatre cents familles du Val d'Api sont là, attendant sous les fenêtres les nouvelles de la séance.

La salle des délibérations est très étroite, et peu de privilégiés ont pu s'y faufiler ; il y a, dans la pièce étouffante, en plus des conseillers, tous les personnages marquants de l'endroit : les propriétaires, les fermiers, le médecin, le notaire, les trois marchands de vin, le gros Soupot, gérant du café du Cycle, etc... etc...

—...Messieurs, dit le maire après une petite toux destinée à se donner de l'assurance, nous avons à terminer aujourd'hui la délibération sur une question capitale... Question à l'étude depuis des mois, et pour laquelle on nous demande, dès ce soir, une réponse absolument définitive.

Ici, les chaises se rapprochèrent ; et, par-dessus le crâne luisant du notaire, la mèche en coup de vent du médecin, la tête de loup du cafetier, les figures s'allongèrent, attentives.

—...Comme vous savez... le chemin de fer du Nord offre, pour la dernière fois, à notre paisible commune...

—...Trop paisible, entonne le basson du cafetier.

—...paisible commune, reprend le maire, brave fermier qui, à travers les interruptions, veut conduire droit sa pensée, comme jadis il conduisait droit sa charrue ; le chemin de fer du Nord, dis-je, nous offre le dépôt de ses machines et cinq de ses ateliers... La construction de la remise des machines entraîne plusieurs centaines de mille francs d'expropriation ; les cinq ateliers qui regardent l'industrie privée amèneront au Val douze cents ouvriers...

Et, comme le cafetier donne sur le plancher un solide coup de gourdin en signe d'approbation :

—...Je n'apprécie pas... j'expose, continue le maire ; et je demande au Conseil de vouloir bien se prononcer, avec la plus grande circonspection... le plus grand calme... sur une question dont la gravité n'échappe à personne... La meilleure preuve c'est que le pays tout entier est là, attendant votre décision.

Le maire alors se rassied, s'éponge de chaleur et d'émotion, et, pendant une longue minute, il descend sur cette pauvre petite salle de village un silence véritablement impressionnant.

*

* *

Il y a dans la vie des individus, comme dans celle des collectivités, certaines heures solennelles, où tout s'aiguille dans un sens ou dans un autre, mais absolument contraire... Il semble qu'on appareille, sans moyen terme, vers le bonheur ou vers l'adversité.

Le Val arrivait à une de ces heures-là, et tous ces fermiers aux visages rasés, à la peau mordue, rougie, dorée de soleil, se regardaient entre eux, comme des soldats qui hésitent à tirer le premier coup de fusil...

Pourtant, dans le Conseil, il y eut un membre que ce sentiment n'arrêta pas longtemps...

Soupot, le propriétaire du café, se leva comme un ressort, et rompit le premier le silence :

— Douze cents hommes qui mangent, qui boivent dans un pays... douze cents hommes qui reçoivent l'argent de la Compagnie et le dépensent au Val... moi... je dis que c'est une fortune pour notre ville, et qu'il faut être fou pour ne pas en convenir...

Et il reprit place sur sa chaise avec un air de défi, comme pour terroriser l'opposition.

—...Cela dépend, répond, très calme, le plus jeune des conseillers, Jacques de la Ferlandière, un grand et beau garçon, hardiment découplé, propriétaire en vue du pays.